

Revue de Psychanalyse - La Librairie de l'Éditeur

574

Docteur Jacques LACAN

SEMINAIRE

DU

Mercredi 28 Avril 1965

Séminaire fermé

Dr Lacan

Aujourd'hui nous allons être un peu serrés par le temps. Je me dispense donc du préambule que je fais généralement à ce séminaire fermé, pour donner tout de suite la parole au Docteur Durand de Bousingen qui a une communication intéressante à vous faire dans la ligne que l'ouvrage de Leclaire sur ce qui s'appelle maintenant, d'une façon décisive, ce qui est passé dans notre conscience commune sous le titre du poor d'je li.

.../...

Exposé de Mr Durand de Bousingen

J'intitulerais volontiers l'essai que je vous présente aujourd'hui : "De l'intervention de l'association phonématique dans la structuration du phantasme primitif".

Serge LECLAIRE, dans son propos, a essayé de pointer dans sa forme la plus condensée, la formule où s'origine l'imaginaire de Philippe. La séquence "POOR (d) J'e-LI" semble effectivement au plus près du fantasme fondamental, constellation où se rappelle dans le vécu régressif de Philippe, son rapport de l'être au langage, la "culbuto" dans la perception éternellement refusée et reprise dans la problématique de l'obsessionnel, du manque à être du langage.

Il est rare, dit LECLAIRE, qu'en analyse on arrive à l'aveu de ces formules les plus secrètes. Bien souvent, c'est à la phrase "Lili, j'ai soif" que s'arrête l'investigation analytique. Cette phrase construite avec les défenses de la grammaire, n'est qu'à un niveau secondaire déjà fort élaboré, aboutissant d'un travail de constitution fantasmatique profond, qui, pour rester souvent dans l'ombre de la verbalisation analytique n'implique pas qu'il soit pré-verbal en effet, c'est FREUD qui nous dit dans la Lettre à FLIESS n° 79 : "En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, il se

confirme que c'est par la représentation verbale et non par le concept lié à celle-ci que le refoulé fait irruption." Nous savons par ce qu'il a dit plus tard que ce fait n'est pas limité à la névrose obsessionnelle.

Si l'on examine l'oeuvre de FREUD, en particulier dans sa dimension auto-analytique, où s'origine son expérience, l'est frappé du fait, que le déchiffrage freudien s'applique pratiquement toujours à des structures linguistiques déjà très élaborées (mots, phrases). C'est précisément au niveau de la structuration obsessionnelle du discours qu'intervient l'analyse freudienne.

On en trouverait de nombreux exemples dans l'interprétation onirique, dans l'interprétation "si construite" du discours de l'homme aux rats où interviennent non pas des phénomènes mais des "Wortbrücke" (ponts de mots) montrant ainsi combien sa recherche se place fréquemment au niveau nominal.

C'est cette perception de la distorsion du discours au niveau du mot, qui donne à l'oeuvre de FREUD cette marque d'un génie udu jeu de mots, où se trouve pourtant déjà oblitérée l'incarnation du désir dans le phonème originel.

Le travail de LECLAIRE m'a ainsi engagé à essayer d'articuler dans cette voie, cherchant à lier au plus profond du discours du sujet, sous l'aspect proprement phonématique du formulé originel, le destin de celui-ci. Il devrait être

ainsi possible d'approcher le langage fondamental du sujet au plus près du niveau primaire, où règne l'identité des perceptions et où joue le pur matériel sonore, dans son opposition phonématique, succession discontinue, alternée et scandée, d'une chaîne sur laquelle assonance, contiguïté et continuité vont constituer le discours du sujet, en l'introduisant dans le monde du signifiant, de la demande et du désir.

A ce point je poserais volontiers une première question introductive : est-il possible de pointer dans l'auto-analyse de FREUD (et en particulier dans la Traumdeutung) quelque chose qui puisse être au plus près de son phantasme fondamental ?

Ce me semble une entreprise difficile, bien que brillamment tentée par certains auteurs. Il faut se rappeler ici que la découverte freudienne s'est faite dans le mouvement même de la résistance à celle-ci, et que le discours articulé sur lequel FREUD s'appuie constamment, métaphorisé précisément chez lui la dimension même du refoulement.

Il est néanmoins possible de retrouver une référence phonématique dans son oeuvre, dans un court article intitulé "La signification de la succession des voyelles" (G. W. VIII, 349). FREUD pointe ici un mécanisme de distorsion, conduisant à remplacer un nom par un autre, dont la succession des dif-

férentes voyelles est similaire, rappelant ainsi le formulé originel, tabou ou refoulé.

Si "trésor chéri" constitue pour Philippe la réminiscence secondairement sacralisée de la parole maternelle, elle va pouvoir se manifester dans le "poor d'je li" permis par une succession de voyelles identiques : "très /O/r ch /E/r/I" p/00/rdj/E/l/I".

FREUD, dans cette courte note, privilégie ainsi la voyelle et sa succession sonore ; il serait intéressant d'interroger LECLAIRE sur le rapport possible entre la succession des voyelles du POOR (d) J's-LI et celle du nom de Philippe.

Mais l'observation du petit HANS n'est-elle pas l'un des seuls textes freudiens, ou l'un des plus remarquables, où l'on puisse tenter de rechercher dans son procès génétique, la structuration du fantasme primitif par association phonématique, au lieu même de la formulation oedipienne transmise par FREUD dans le matériel verbal originel de l'enfant.

FREUD note d'ailleurs au début de l'observation, l'intérêt de la possibilité de remarquer directement chez l'enfant ses formations édifiées par le désir que nous défouissons chez l'adulte avec tant de peine de leurs propres décombres. Il pointe également dans cette observation (G. W. 256) la structure de type auditif pur du jeu de gages, et privilégie

ainsi une fois de plus l'entendu par rapport au vu, dans la structuration du phantasme chez l'enfant.

C'est donc à un essai de pointage des associations phonématiques du petit HANS tout au long de son observation et à travers son évolution, que nous allons nous livrer.

Ceci nécessiterait, bien entendu, l'élaboration sur le texte allemand et cet essai nous a montré une fois de plus, la catastrophique approximation de la traduction française, rendant toute approche linguistique impossible sur le texte français.

Ce travail spéculatif sur un texte essaiera de compléter l'analyse concrète et régressive de la construction de la phantasmatique de Philippe.

Le texte introduit la question inaugurale de HANS par la phrase : "Mama, hast du auch ein Wiwimacher" (Maman, as-tu également un "Wiwimacher") suivie, à propos du pis de la vache "Aus dem Wiwimacher kommt Milch" ("il sort du lait du son Wiwimacher") qui précède immédiatement la menace de la castration de la mère "der schneidet dir den Wiwimacher ab" (on te coupera le Wiwimacher) amenant la réponse de HANS / "Je ferai pipi avec mon popo" (pourquoi traduire tutu et perdre ainsi toute possibilité d'analyse linguistique).

Dans cette séquence très dense, pointons les mots-clofs
 a.
 "Mama - Wiwi - Milch".

Wiwi - Popo (assimilation de HANS en réponse à la menace de la castration de la mère).

HANS remarque d'ailleurs, articulante autour de Wiwi - Popo que ce sont les Löwen (lions) et les Lokomotive qui ont des Wiwimacher.

HANS complète son investigation :

"Papa, hast du auch ein Wiwimacher" (Papa, as-tu également un fais-pipi).

Binn sûr, répond le père, introduisant ainsi HANS dans un monde humain caractérisé par l'attribution d'un pénis également revendiqué par la mère.

D'où Papa - Mama = possédant un Wiwimacher.

Il est très remarquable qu'à partir de cet instant, Papa et Mama vont se transformer définitivement, et cela jusqu'à la fin de l'observation, en Papi, Mami et plus tard Grosse-mami.

L'appropriation du pénis par les parents, se marque ainsi par la contamination du I de Wiwi au niveau de la dénomination des figures parentales.

Seuls vont rester aliénés à la prédominance du A les enfants HANS et HANNA ; parmi tous ses amis, (G. W. 251-252) FRANZL, FRITZL, OLGA, BERTA, et MARIEDL, c'est FRITZL (une fille, dit-il) et MARIEDL qu'il préférera d'ailleurs par la suite.

La naissance de HANNA complète les associations de HANS, secondairement à la menace de castration de la mère.

"Aus dem Wiwimacher kommt kein Blut" (mon Wiwimacher ne saigne pas). Cette association fortement anxieuse, liée à l'accouchement de la mère et fortement réprimée, va se manifester plus tard par l'introduction des séries dominées par le phonème U, sur lesquelles nous reviendrons.

Intéressons-nous maintenant au mot-clef de la phobie : PFERD.

Celui-ci apparaît tout d'abord, consécutivement à l'affirmation de la mère qu'elle a un Wiwimacher, noyé dans un ensemble d'autres objets animés et inanimés.

L'objet phobogène choisi n'est pas la Girafe ou l'Eléphant mais bien le Pferd, s'ordonnant autour du phonème P. HANS retrouve ainsi, par associations phonématiques avec Papi, le signifiant de la fonction paternelle et le simple choix phonématique permet d'appuyer l'interprétation de FREUD du rapport du cheval avec la figure paternelle.

Le refus de la mère de toucher le pénis de HANS, va structurer (appelant la menace de castration "Schneiden") une autre série phonématique, qui tirera sa particularité d'être directement en réponse à l'expression maternelle concernant la demande de HANS : "Es ist eine Schweinerei" (c'est une cochonnerie).

Le premier rêve d'angoisse précédant la phobie (G.W. 259) connote la peur que la mère ne parte, privant HANS du

"Schmeicheln" (faire câlin) expression originale de HANS, puisque expliquée dans le texte.

On voit ici l'association par assonance qui pointe le même contenu phantasmatique que "Schnäiden", association constituant une réponse phonématique à la menace de castration.

La peur de la perte du "Schmeicheln" précède immédiatement la phobie proprement dite : "dass mich ein Pferd beissen wird".

Toute cette série, s'articulant autour de la menace maternelle, est pointée par la série phonématique : Schneiden, Schweinerei (paroles de la mère) Schmeicheln, beissen (paroles de HANS), série s'organisant sur le mode phobique (G.W. 260).

L'angoisse se traduit ainsi littéralement par les mots : "Schmeicheln" va provoquer "Beissen". Par ailleurs, ce sont les chevaux "Weiss" (blancs) qui mordent, complétant ainsi cette série (G. W. 265).

La castration symbolique n'est à aucun moment signifiée à HANS par son père ; celui-ci n'ose que lui dire que les femmes n'ont pas de "Wiwimacher" (ce que HANS ne peut pas croire), et que ce sont les femmes qui font les enfants, laissant ainsi celui-ci en suspension dans sa crainte imaginaire de la castration. Toute l'observation montrera combien cette recherche restera anxieuse et relativement vaine au niveau de la parole du père, qui signifiera finalement à

l'enfant : "Toi et moi, nous avons un pénis, mais ce sont les femmes qui font les enfants". N'est-ce pas là, ce qui constituera le manque définitif de HANS.

C'est après l'insistance du père dans son interprétation forcée du cheval-père castrateur (G.W. 287-288), que va intervenir la séquence phonématique dominée par les U, et qui ponctue la régression anale de HANS.

C'est quand il est en colère (Zura) qu'il retient son "Lumpf" (288).

Ce "Lumpf" va apparaître dans le discours à propos des "Hose" culottes de la mère, reprenant l'association antérieure Wiwi = Popo, fortement réprimée de la première menace maternelle. Le dégoût de HANS va s'exprimer par une condensation entre le P et le U : Pfui.

Peut-on à ce niveau phonématique, rapprocher cette série régressive d'une autre méconnaissance du père (et de FREUD d'ailleurs) quand il propose la nomination de la phobie de HANS comme une "Dumheit". Rappelons-nous que le "Blut" (sang) violemment refoulé du début de l'observation vient ainsi ponctuer le vécu de l'accouchement d'ANNA. Ce rappel confirme quand (G.W. 293) HANS reprend l'histoire de FRITZL, qui a "geblutet" (saigné) quelques lignes plus loin, révélant que c'est là qu'il a attrapé la "Dumheit" (hâtise).

Une extraordinaire constellation signifiante apparaît

ainsi à ce point autour du U que nous rappelons brièvement :

Le U de Dumheit pointe la méconnaissance du père et de FREUD

le U de Lumpf pointe la méconnaissance du père avec la régression anale corrélative,

le U de Blut pointe la castration imaginaire vécue dans la parole de la mère.

On peut extraire un nouveau fil associatif dans la structure phonématique, au moment où (G.W. 302) le père assimile le "Lumpf" aux poils pubiens de la mère (à son *Wiwimache*) : le père de HANS va noter alors la transformation définitive du "Lumpf" en "Lumpfi" rétablissant ainsi dans l'organisation phonématique du signifiant anal, le pénis maternel, exprimant la persistance de HANS dans la méconnaissance de la différence des sexes.

Ce même registre va sous-entendre le nom imaginaire de son enfant préféré : *Lo*u*di*, introduisant vraisemblablement la série des *saffalodi*, *schokolodi*, etc., où se signifie par l'association des *Q*, *I*, *A*, l'appréhension de la théorie anal de la naissance révélée par le père de HANS, qui va constituer l'extrême point du dévoilement de la parole.

Chaque lettre semble ainsi ponctuer par sa dominante phonématique un secteur de l'imaginaire du sujet et en constituer l'élément vectoriel et dynamique dans l'élaboration du discours de celui-ci.

La lettre I ponctue ce que l'on pourrait appeler l'attribut du pénis, où HANS manifeste son effort à l'attribuer "aux parents" essayant ainsi de surmonter dans l'imaginaire la forclusion de son rapport au phallus dans la parole du père.

Le O place la régression anale de HANS combinée avec le U de "Blut" castrateur qui va promouvoir le "Lumpf".

C'est surtout du P que va tourner la problématique paternelle de l'observation.

Le A attirera les humains sans pénis (HANNA - HANS) en regard de ceux qui le possèdent (Vatti - Mammi).

Ces éléments phonématiques, artificiellement isolés à ce point de notre investigation, vont suivre dans l'élaboration du mot les mécanismes fondamentaux des processus primaires.

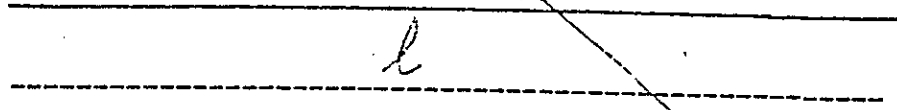
La fixité de leur structure va se rappeler dans les dédoublements phonématiques, signifiants répétitifs du refoulé dans le discours. Ce dédoublement d'une extrême importance ne peut être qu'indiqué ici (Schweinerer, papa, mama, Anna, popo, etc.) Il pourrait constituer à notre niveau, une forme spécifique de la fonction de redondance décrite par R. Jakobson.

En même temps, le déplacement substitution et la condensation, témoins de l'interchangeabilité des éléments, vont

s c h n
 s c h w
 s c h m
 b w
 w



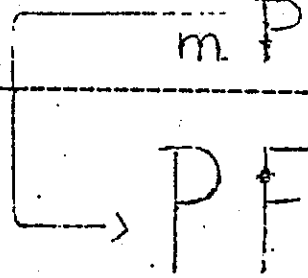
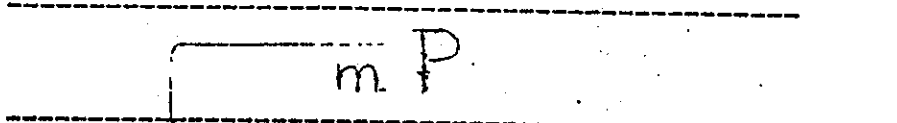
d e n
 n e r e i
 c h e e l n
 s s e n
 s s



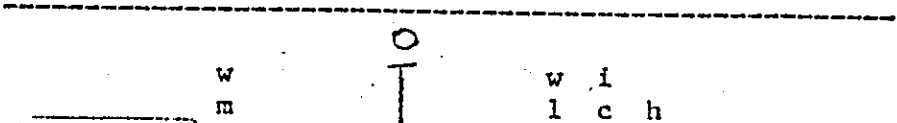
b l
 l z
 d
 l



t
 m p f
 r n
 m h **E I** t
 m p f i



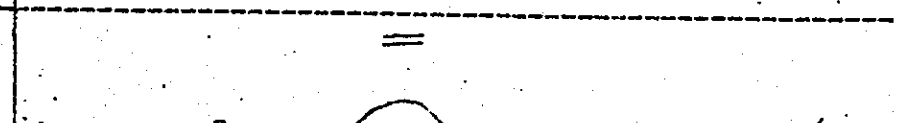
e r d
 u i



w
 m
 p a p
 m a m
 f r
 m a r



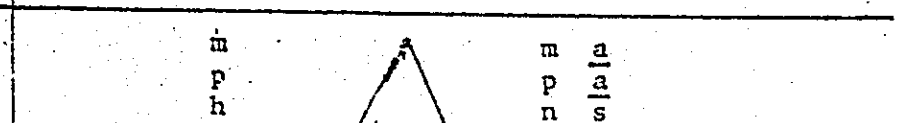
w i
 l c h
 t z l
 e d l



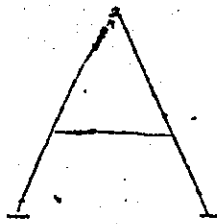
p l
 l h
 l



p o
 w e n
 c o m o t i v e
 s e
 d i



m
 p h h
 h
 f r
 b e r t h



m a
 p a
 n s
 n n a
 n n a z l
 n t

- ≡ Indique la dimension métaphorique
- Indique la dimension métonymique
- ⌊ Indique la dimension de la condensation
- ⌘ Indique la dimension du doublement phonématique.

aboutir à une organisation de plus en plus complexe.

La métaphore majeure semble ici l'assimilation du I et du O sur laquelle nous avons déjà insisté.

La condensation produira les figures complexes des mots-clefs de l'observation : Lumpf condense le U et le PF, Pferd donne Pfui en ajoutant le I dans la négation du désir, etc.

C'est au moment où le discours aboutit à sa forme élaborée adulte que seront définitivement figés dans le mot et la phrase, la structure inconsciente, trace perdue de la communication, qui passe sous la loi aliénante essentiellement diachronique du discours commun.

Mais la constante poussée du désir primaire va conduire à réitérer la demande et étendre son champ d'appel.

Ainsi les chaînes métonymiques qui vont aboutir aux articulations pré-conscientes des demandes, vont désormais porter en elles ces signifiants phonématiques électifs et primitifs qui ont connoté le passage du sujet par les stades classiques des pulsions orales et anales.

En regard de cet essai d'appréhension du discours, au niveau phonématique, se place le type d'interprétation signifiante de FREUD, s'adressant essentiellement aux connections des mots.

C'est l'assonance du mot qui introduit un signifiant nominal ("le Wort") nouveau, "wegen dem Pferd" devient "wägen

expliquant ainsi la phobie des voitures (G.W. 293) ; "Bohrer" réfère à "geboren".

FREUD remarque même en note (G.W. 294), à propos de l'insistance du père sur l'explicitation du "Wagen dem Pferd" qu'il n'y a rien d'autre à découvrir que la connection de mot (Wortanknüpfung) qui échappe au père.

Il faut maintenant arrêter pour si possible vous interroger. Vous n'aurez pas été sans remarquer qu'une telle position méthodologique réfère plus à l'alogisme du processus primaire qu'à la logique du conscient ; encore que, les nécessités de la communication orale et sa tendance rationalisante aient pu voiler le chatolement ubiquitaire et la scintillante et éphémère combinatoire de l'inconsciente résonance phonématique.

Une telle approche peut-elle apporter un jour nouveau à la compréhension de la constitution du discours (chez l'enfant) ou de sa régression structurale (chez le psychotique en particulier).

Les travaux de WINNICOT chez l'enfant (La psychanalyse, V, 21-41), qui s'incarne dans le phonème, ou ceux de PERRIER (Evolution psychiatrique, 1958, II, 421-444), où la régression schizophrénique du langage de son patient rejoint la dimension phonématique à travers ses exercices de solfège, pétrification sonore ou mécanique de son désir, serait à cet égard éclairant.

Revenant au petit HANS, on pourrait montrer sur de nombreux exemples, comment l'appréhension de cette dimension phonématique permet de retrouver les interprétations de FREUD. Celui-ci interprète la figure du cheval qui fait charivari comme une peur et un souhait de la castration du père, En allemand, cette séquence répond au "Pferd qui Beisst" (punition de la morsure référant à la culpabilité des "Schweineereien" (cochonneries de HANS) et au Pferd qui fait Krawal (charivari) manifestant ainsi son passage dans la dimension des A : individus sans pénis et sans puissance. Le Krawal, terme inventé par HANS est donc marqué de la castration imaginaire. Le A rejoint ici le Ei de beissen. Le discours de HANS répond ici, non pas à la lettre mais au phonème, à ce que FREUD nous dit de sa peur du père et pour son père.

Beaucoup plus imprudemment encore, (l'audace ne sourit qu'à l'inconscient) approchons-nous avec notre bien fragile clef de la Traumdeutung.

Nous allons pointer tout d'abord quelques lignes fondamentales, bien que dissimulées dans le début du chapitre VII (G.W., II-III, 530) traitant de l'oubli dans les rêves :

"Dans les rêves les mieux interprétés, il faut souvent laisser une place dans l'obscurité ; on approche alors d'un monde de pensées ... : c'est le nombril du rêve, le Heu qui se rattache au NON RECONNU ("die Stelle an der er dem Unerkannten aufsitzt

Les pensées du rêve... se ramifient de tous côtés dans l'entrelacs de nos pensées. De la place la plus dense (aus einer dichteren Stelle) de ce réseau, surgit le désir du rêve comme le champignon de son mycelium.

Ce véritable lieu de l'inconscient, lieu du refoulement primaire, d'où surgit le désir, ne pourrait-il être "lié" à une prédominance, phonématique, proposition que nous voudrions soutenir par une référence au rêve Marburg-Hollthurn (G.W. II-III, 438-523).

Tout ça la dynamique de ce rêve s'exprime par le passage du A de Marburg, malade, Matter, matière, au O de Hollthurn, Holbthurien, Molière, Motion of the bowels. Sa signification est si grossièrement injurieuse et scatologique que FREUD ne peut qu'en indiquer le sens, relevant de la psychologie anale.

C'est dans ce même rêve, que d'avoir mis un RE (r) anglais là où il ne convenait pas, amène les pensées de FREUD à la scène infantile de caractère incestueux où il fut chassé par un mot énergique du père (ein Machtwort : littéralement un mot de pouvoir ou d'autorité) qui fut peut-être simplement "fort".

Ce que nous dira FREUD concernant l'assimilation de l'incorrection grammaticale from à fromm : pieux en allemand, est de son rapport à l'impiété devant la personne sacrée du

père ne se trouve-t-il déjà pas contenu dans la dynamique
q'uintorduit le phonème O dans ces deux mots.

Ici, remarquons-le, le signifiant littéral majeur pointé
par FREUD (passage du A au O) se confond très exactement
avec sa dimension phonématique.

Allant maintenant jusqu'à l'extrême, serait-il possible
d'isoler des structures phonématiques signifiantes, au niveau
même de la constitution de la parole, appelant ainsi à des
références phonétiques. Ne pourrait-il y avoir des affinités
structurales élémentaires entre certains phonèmes, atomes
symboliques a dit SAPIR, et l'expression rémanente et répé-
titive du niveau primaire ; ceci par exemple à partir de la
remarque que la négation s'exprime dans un très grand nombre
de langue par des éléments le plus souvent monosyllabiques à
articulation nasale.

La théorie de JESPERSEN indique par exemple la tendance
des sons à se grouper selon leur degré de sonorité, (degré
d'aperture dans la constitution des syllabes de Ferdinand
de Saussure) ; les nombreuses exceptions au schéma de JESPERSEN
ne seraient-elles pas hautement significatives du point de vue
de la structuration sémantique du fantasme originel, consti-
tuant une singularité exquise du sujet.

Il conviendrait en ce point, et vous le sentez bien, de
reprendre cet essai à la lumière des travaux de la linguis-

tique structurale, cherchant là aussi, comme le dit R. JAKOBS "à analyser systématiquement les sons de la parole à la lumière du sens, et le sens lui-même en se référant à sa forme phonique".

C'est sur cette arête existentielle, liant indissolublement la phonétique et la sémantique (reprenant à ce niveau le dernier exposé de LECLAIRE) que s'incarne le désir dans l'intersection de deux champs, à l'articulation du son et du sens.

Si ~~dans~~ les phonèmes ne sont que pure altérité, ils sont également reproduit d'un sujet en mouvement moteur, acoustique ou auditif, émettant ou recevant des traits distinctifs à partir de la matière sonore brute.

La corporéité du signifiant, n'est-ce pas alors précisément le son reçu dans sa modulation matérielle, émis dans un fonctionnement dynamique de l'organe vocal, reçu par une masse corporelle plus ou moins sécurisée. La recherche de la maîtrise gestuelle de l'obsessionnel, n'est-ce pas au niveau du langage, cet effort dramatique de relier celui-ci à sa corporéité fondamentale, que lui dissimule constamment la fuite métonymique de son désir, d'autant moins supportable qu'il ne peut s'incarner nulle part.

LECLAIRE a très finement noté ce moment où le phantasme primitif de Philippe réalise cette approche de la corporéité originelle dans cette jubilation du type "s'enrouler - se

déplier" éternellement recommencée, moment existentiel ponctiforme où véritablement le verbe s'incarne au plus profond de l'expérience corporelle.

Langage du corps cortés, mais surtout langage avec un corps statique et kinétique, receveur et émetteur d'une ligne temporelle et mélodique, à travers le plaisir jaculatoire d'un corps enfin signifiant.

Philippe semble être ici au plus près d'un représentant de cette répétition circulaire des chaînes inconscientes primitives, forme originelle de la demande, mais où la re-trouvaille de la dimension de l'être va le mettre sur le chemin d'un pouvoir assumer la perte, effet de la mise en place du signifiant.

Je verrais volontiers alors dans la perception de la barre qui sépare la loi phonétique de la loi sémantique en même temps qu'elle les lie indissolublement, un moment privilégié où s'introduit pour le sujet, dans l'expérience auditive vécue, la perception du fondement même de la découverte analytique : le sens du sens, plus clairement de la structure du signifiant. L'on serait ici au plus près de la rupture vécue entre le phonétique et le sémantique, expérience se constituant dans une mystérieuse déhiscence du champ auditif et vocal, qui introduit le sujet à l'approche de la signification de son discours, le conduisant ainsi dans son expérience

subjective même de l'acte de la parole, à cette "connotation de l'antinomie" dont parlait LECLAIRE.

L'avènement au sens du son, va conduire le sujet à pouvoir placer son discours au niveau de son image spéculaire enfin placée et reconnue. Le sens, creux de la demande, béance radicale jusque là angoissante, va pouvoir s'ancrer au corps du sujet enfin reconnu, et lui permettre de passer de la parole vide à la parole pleine.

C'est de là que la communication d'un phantasme primitif tel que celui de Philippe en analyse, me paraît tirer sa valeur inaugurale pour le sujet.

Le fait que l'appréhension d'un tel niveau est rare dans l'analyse de l'obsessionnel, ne fait que nous rappeler ce que nous savons sur les difficultés de sa cure.

Cette dimension phonématique toujours résiduelle, ne va-t-elle pas constituer pour le sujet, le rappel de l'inconscient même (référence à l'identité des perceptions du niveau primaire) perçant au niveau d'une "différence exquise" rompant le fil du discours et que percevra parfois le patient ou le psychanalyste.

Enfin la question se pose de savoir comment éviter, à ce niveau d'étude phonématique une distorsion Jungienne, en précisant bien la structure d'une éventuelle prématuration phonétique dans l'articulation du signifiant au premier discours du sujet.

Comme vous le voyez, j'ai réintroduit (mais ne faut-il pas toujours la réintroduire) la question du statut topologique de la dimension phénoménatique dans le champ de l'analyse

Le phénomène ne nous mène-t-il pas, comme le dit Jacques LACAN au plus près des sources subjectives de la fonction symbolique (la Psychanalyse I, 129).

C'est dans le Fort ! Da ! oh de l'absence, ah de la présence, dans un couple symbolique de deux jaculations élémentaires que l'objet s'enferme et se piège. "C'est ainsi que le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose et cette mort constitue pour le sujet l'éternisation de son désir" (J. LACAN, La psychanalyse, I, 123).

Pourquoi ne pas conclure maintenant comme le faisait J. LACAN dans son rapport de Rome en appelant sur nous la parole des dieux hindoux :

Da... Da... Da...

LACAN

Le désir que j'ai, que notre réunion d'aujourd'hui remplisse le programme que je m'en étais donné, à savoir d'introduire un nouvel aiguillage dans notre travail du séminaire fermé, par le texte que Madame Aulagnier va vous communiquer.

Ce désir sera que je ne pourrai répondre que brièvement à ce travail dont je pense que l'intérêt ne vous a point échappé.

Je veux dire que c'est un travail, en fin de compte, assez inaugural, quoiqu'il succède à celui de LECLAIRE dans un certain champ d'exploration où il s'avère au moins une recherche possible si elle n'est pas encore peut-être tout à fait suffisamment située.

Je pense pourtant, dans mon dernier cours, avoir marqué moi-même le point précis de la topologie où il faut concevoir que s'inscrit la formule du type pour d'je li.

Je ne m'avancerai donc, pour l'instant dans aucune articulation poussée au point de vue dogmatique, sur la situation à proprement parler de cette veine de recherche que vient vous illustrer brillamment Durand de Bousingen.

Je ne peux même pas pointer, si ce n'est de la façon la plus courte et la plus allusive, les points où il apparaît que cette recherche montre une direction à développer.

Je veux simplement, simplement lui faire remarquer au moment où il introduit la diphtongue ai de schneiden, schweinrei et beissen. Quelle est cette chuintante ?

étroitement associée à toutes les formes de sybillante c'est à-dire de consonnes nommément sous leurs deux espèces : chuintantes et sifflantes schneiden, schweineri, beissen, et weiss et j'en passe.

Ce qui est important, -je ne fais ici que le pointer- pour la suite de même, associée à la vocalise ou, au moment où elle apparaît vous pourrez, ou qui est une labiale, voyez ^{E3} y voyez également associé les consonnes labiales nommément le l de lumpf lui-même, le pf de Pferd et la labiale, -ceci est également important à relever- je souligne l'intérêt, quoique je le discuterai volontiers, je ne lui donnerai peut-être pas exactement la même interprétation qu'il lui donne à savoir de représentant en somme de l'objet phallique, si j'ai bien compris qu'il donne à l'intrusion du ia dans les successions phonématiques qu'il a relevées. Mais ceci ferait l'objet d'une discussion particulière.

Là encore, peut-être à des fins de mettre en garde ceux qui ne seraient qu'à demi avertis, je ne sais pas si là-dessus Durand de Bousingen se fait des illusions, il aurait pu l'engendrer, je voudrais lui faire remarquer que l'interprétation de l'affinité phonétique des voyelles dans JESPERSEN et dans JAKOBSON se font strictement à l'opposé l'une de l'autre, à savoir que là où il y a chez JESPERSEN échelle de sonorité l'analyse de JAKOBSON procède comme il l

une fois pour toutes admirablement fondé dans sa méthode, Preliminaris que vous connaissez certainement, procède par distinctive features, traits distinctifs, et notamment que le a s'opposerait ici aux autres voyelles comme le compact au diffus, d'autres traits distinctifs intervenant en cette occasion.

Ceci, je pense, a fourni à ceux qui ont su prendre des notes un certain nombre de matière à question. Ces questions pourront m'être adressées dans divers contextes mais pour ceux qui ne peuvent m'atteindre qu'ici, je prie les personnes qui auront quelque chose à ajouter dans la ligne d'un pareil travail, de le faire à moi-même, directement parvenir, car la ligne, le débat, la veine ouverte par ce travail de LECLAIRE je ne la considère pas pour autant comme fermée, on a le temps, d'ici la fin de l'année, d'y revenir.

Ceci aussi me donne l'occasion de m'excuser près de personnes qui m'ont communiqué deux textes fort intéressants l'un : celui de René Major qui donnait à répondre très spécialement peut-être au fait de la torsion ou de l'objection qu'a pu lui faire, la dernière fois, Safouan.

Je regrette de ne pas pouvoir faire passer aujourd'hui ce travail de René Major mais je n'en ai pas non plus un très grand remerci, puisqu'aussi bien, je pense que nous

aurons l'occasion de le faire revenir ici par un autre biais. Il nous donne en effet, dans sa réponse, un résumé très élégant, de ce que Stein a mis en évidence au niveau de son séminaire sur Totem et Tabou notamment concernant la parenté, l'affinité voire la superposition de la barrière de l'inceste à la barrière qui sépare l'inconscient du préconscient, c'est une question immense et dont il ne faut pas regretter qu'elle soit aujourd'hui laissée ouverte sans que nous puissions très précisément en débattre.

Je veux simplement tout de même, dès maintenant, prendre une position strictement identique à celle que j'ai prise la dernière fois au moment de l'intervention de Safouan, c'est la pertinence de la remarque à laquelle je ne crois pas que, à la lecture première que j'ai faite du texte de Major, Major réponde, la remarque que je crois très pertinente de Safouan qui est que c'est dans la mesure où nous approchons de cette barrière de l'inceste que l'autre barrière celle qui est entre l'inconscient et le préconscient se trouve régulièrement, enfin dans l'expérience, se trouve franchie et que se produit le retour du refoulé. Ce qui indique tout au moins que si les barrières peuvent se voisiner ou se croiser quelque part, elle ne fonctionnent pas dans le même sens. Mais ceci, je le répète est simplement quelque chose que nous pointons, repère pour l'avenir.

La deuxième personne envers laquelle je veux m'excuser est Béatrice Markovits qui nous a fait une très remarquable note qui se trouve ainsi nous confirmer après celle de Francine Markovits que ce ne sont pas forcément les techniciens, qui manifestent dans ce champ qui est le nôtre ici et que j'essaie de faire appréhender la plus grande sensibilité.

A cet égard bien sûr, je ne veux pas manquer de mentionner que le travail de LECLAIRE qui nous a intéressé de la façon la plus brûlante est un travail déjà ancien et que, si je peux me réjouir de quelque chose, c'est à savoir, de voir qu'en somme, surgissant d'un certain point de mon enseignement, il peut s'en produire d'autres, d'autres travaux ; je ne peux évidemment que déplorer le temps de latence que peut-être une organisation pendant quelques années qui n'est autre que celle de la société à laquelle nous appartenons tous doit bien avoir quelque part, dans ce retard du surgissement de travaux que, puisque, ici, le terme en est employé, de travaux lacanians.

Je donne donc la parole, sur un sujet qui marque un temps, à savoir que ce n'est pas à des travaux datant de maintenant il y a huit ans que nous devons nous en tenir, qu'il conviendrait ici, c'était un peu l'objet du propos de Safouan sous sa forme d'appel un peu agressif, c'est que,

il y a des choses qui ne sont pas encore dix mille fois remâchées et qui sont aussi très intéressantes.

C'est dans ce genre que va s'avancer Madame Aulagnier à qui je ^o donne maintenant la parole.

EXPOSE DE MADAME AULAGNIER.

Cet exposé manque, on ne comprend pas toujours. Parle aux lecteurs de ce public en geste.

G.T. 10/85

Cette œuvre a été revue,
dit JL p. 45. Comme aventure
que pour le livre du 26/3...

Docteur Lacan

Il n'est pas obligé que nous gardions toujours la même formule qui a été adoptée aujourd'hui, étant donné ce dont nous disposons, la formule de communications longues et qui laisseront peu de temps pour un débat.

Néanmoins je ne saurais, quant à moi, trop me féliciter que Piera Aulagnier nous ait apportée un texte dont vous avez pu, au passage, apprécier la richesse, la densité, le martèlement peut-être un peu précipité pour ceux qui ne sont pas déjà formés, forgés, à tout ces détours, mais qui, assurément est un texte de référence ; c'est pourquoi je vous avertis,

X je vous avertis qu'il sera reéotypé et tenu à votre disposition. ne serait-ce que pour la raison que ce texte étant émis, j'aurais dans la suite, à y faire référence pour à l'occasion le compléter, le corriger, montrer sur quels points je trouve que ses affirmations peut-être ne s'appliquent qu'à un champ qu'il convient de limiter, dont il convient de marquer le caractère réduit, mais qui, de toute façon, en chacune des affirmations, propositions qu'a avancées aujourd'hui Piera Aulagnier méritent considérations parce que, il est toujours sur quelque point assuré dans l'expérience et confirmé.

Je referai donc dans la suite référence à ce texte et justement, pour ceci, que ce texte vient exactement en son temps. Comme vous avez pu le remarquer, c'est facile à repérer.

par exemple sur le sujet de ce que Piera Aulagnier a dit du silence, qui vient prolonger exactement ce que j'avais pu dans un de mes cours derniers, en avancer en référence à un certain article.

Sur bien d'autres points, sur le plan de la technique, il anticipe sur certaines des choses qu'on peut s'attendre à me voir aborder. Peut-être pour la première fois, il ouvre la porte, sans que je le lui ai en rien suggéré, il ouvre la porte à une question si délicate : le maniement du temps dans la séance analytique et sur son caractère standard ou réglable à la volonté de l'analyste.

Peut-être si j'avais un mot à dire ^tdiscuterais-je le titre ? Cette première séance est une désignation d'une limite symbolique. Nous dirons que ce sont plutôt les abords, le cadre, le seuil, certes, de la pratique analytique qui est ici désignée, le terme de première séance n'étant là en quelque sorte que pour l'imager. Il y a en effet dans la plus grande part de cet exposé qui concerne ce qu'on pourrait appeler très justement, enfin, l'ouverture de parti il y a quelque chose qui participe de ce que j'appellerai le statut préanalytique de l'analyse et aussi bien la référence que vous avez faite à des termes, porte-t-elle en elle-même cette référence, ce caractère d'indice ¹préanalytique. C'est là la visée sans doute nachträglich comme nous disons, celle que nous pouvons réaliser après coup à partir de l'expérience

Et c'est bien de cela dont il s'agit que l'expérience analytique seule nous permet d'instaurer le statut de ce qui la précède et de ce sur quoi elle opère.

Nous aurons dans la cadre de l'école qui est la mienne, nous aurons le 20 Juin de cette année, c'est un dimanche, une réunion sur ce thème que j'ai ici dans mon cours annoncé, et c'est à partir de là d'ailleurs que j'y conjoins cette communication sur le thème Introduction à la clinique psychanalytique.

Il ne s'agit de rien moins que de commencer à cette clinique psychanalytique, dont on parle depuis longtemps, à voir ce que, à partir des fonctions de mon enseignement, on peut lui donner comme statut.

J'y apporterai, comme introduction, accompagnant l'invitation, si je puis dire, un petit texte où je me permettrai de mettre moins d'ironie ; je veux dire que, pour montrer la voie, donner l'indication où nous sommes sur la direction dans laquelle il me semble qu'une contribution pourrait être faite, je ferai remarquer à quel point ce que j'ai appelé à l'instant les fonctions que, depuis le temps que dure mon enseignement j'essaie, pour ceux qui m'écoutent et qui sont avant tout des praticiens, de leur faire passer dans les veines, concernant leur objet et la façon dont il convient qu'ils opèrent, à quel point ces catégories n'ont

même pas besoin d'être d'une ligne modifiées, simplement répétées textuellement ; combien c'est de la déduction la plus immédiate que peut surgir une direction ⁱⁿ /diquée du côté de la phénoménologie, à quel point, à partir de ces notions, un quelque chose qui n'est jamais cherché au niveau du symptôme qui, pourtant constitue proprement l'originalité du symptôme au sens analytique du terme, ceci je le montrerai en quelques lignes, me permettant d'y ajouter que personne ne l'aît fait jusqu'ici, -je parle parmi mes auditeurs- suggère, démontre, à quel point un certain degré d'irréflexion à considérer ce terme, malgré son aspect négatif comme étant lui, ce qui a valeur positive, car le seul fait de le formuler ainsi prouve que nous ne pouvons pas faire appel là-dessus à la réflexion de ceux qui m'écoutent car par définition cette irréflexion ne peut pas en être atteinte, y apporter la réflexion c'est la dissoudre.

Qu'est-ce que c'est que cette irréflexion fondamentale qui empêche que ce très simple pas -vous verrez l'articulation dans ces quelques lignes- ne se soit pas opéré. A ce titre, j e peux vous dire que sur bien des points, ce que nous a apporté Piera Aulagnier aujourd'hui en est en quelque sorte, l'amorce, le début, la tendance et littéralement prépare ce que je peux avoir à introduire de décisif dont je considère qu'il doit inaugurer une étape dans ce champ de l'exploration de la clinique psychanalytique.

Je vous laisserai là-dessus pour aujourd'hui puisqu'au
bien s'il reste quelque énigme, vous en aurez bientôt le cœur
net, je veux simplement demander, avant que nous nous séparions
si, sur le sujet des points qu'a évoqués Madame Piera Aulagnier
sur ce que j'appellerai la théorie de Stein, sur la dynamique
de la situation analytique précisément concernant le narcissisme
et la frustration qui en résulte, s'il a là-dessus quelques
remarques à faire qu'il s'agisse de la façon dont Piera
Aulagnier l'a résumé, soit qu'il s'agisse de la façon dont,
vous l'avez vu, elle l'a critiqué n'est-ce pas en en modifiant
légèrement le sens, le point, le biais, l'impact, la morsure
d'impact où le narcissisme serait affecté.

Avez-vous là-dessus quelques remarques à ajouter ?

Pas tout de suite...

Bon, nous le réservons pour le prochain séminaire fermé.

Dr Stein

Dr Lacan

Docteur Jacques LACAN

CONFERENCE

DU

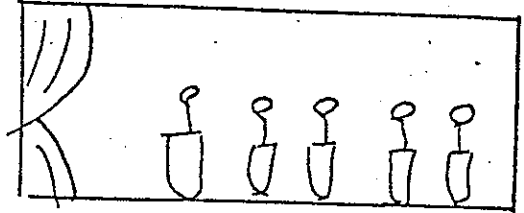
Mercredi 5 Mai 1965

- 8/5/55

σφισ → σ

le savoir

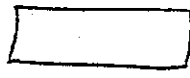
σφισ → σ



Seulo à cinq heures

λε κτ ο ν

désir



τυχηδ νο ν

Si être psychanalyste est une position responsable, la plus responsable de toutes puisqu'il est celui à qui est confié l'opération d'une conversion éthique radicale, celle qui introduit le sujet à l'ordre du désir, ordre dont tout ce qu'il y a dans mon enseignement de rétrospection historique, essaie de situer la position philosophique traditionnelle, vous montre, cet ordre, qu'il est resté en quelque sorte exclus. Il est à savoir quelles sont les conditions qui sont requises pour que quelqu'un puisse se dire : "je suis psychanalyste".

Si, ce qu'ici je vous démontre semblait bien aboutir à ceci que ces conditions sont si spéciales que ce : "je suis psychanalyste" ne puisse en aucun cas descendre d'une investiture qui, à l'impétrant, pourrait venir en aucun cas d'aucune place ailleurs, il y aurait bien, semble-t-il, quelque contradiction à se dire qu'à écouter ou tout au moins à prendre au sérieux ce que je dis, ce qui semble impliquer qu'on vienne m'écouter, on puisse tout aussi bien continuer à trouver suffisant de recevoir cette investiture disons,

pour le moins, de lieux où ce que je dis est lettre morte.

Ceci, assurément, fait partie des conditions constitutives de ce que j'appellerais : de la difficulté du sérieux en notre matière.

Je reviendrai sur ce prélude puisqu'aussi bien mon discours d'aujourd'hui ne sera qu'essai de rassemblement ^{des} et conditions logiques où se posent la question de ce que nous pouvons concevoir qu'est du psychanalyste, ce qu'on attend de savoir.

Tout ce que j'ai apporté devant vous depuis le début de l'année, concerne cette place que nous pouvons donner à ce sur quoi nous opérons si tant est que ce soit bien du sujet qu'il s'agisse, que ce sujet se situe, se caractérise essentiellement comme étant de l'ordre du manque, c'est ce que j'ai essayé de vous faire sentir en vous montrant aux deux niveaux du nom propre d'une part, de la numération de l'autre, que le statut du nom propre n'est possible à articuler, non pas comme d'une connotation de plus en plus approchée de ce qui, dans l'inclusion classificatoire arriverait à se réduire à l'individu, mais au contraire ^r comme le comblement de ce quelque chose d'un autre ordre, qui est ce qui, dans la logique classique, se posait à la relation binaire de l'universel ^r au particulier, comme quelque chose de tiers et d'irréductible à leur fonctionnement à savoir,

comme le singulier.

Ceux qui, ici, ont une formation suffisante pour entendre ce rappel que je fais de la tentative d'homogénéiser le singulier à l'universel, savent aussi les difficultés que ce rapprochement ^Poposait à la logique classique, et le statut de ce singulier non seulement peut être donné d'une façon meilleure dans l'approximation de la logique moderne, mais me semble-t-il, ne peut être achevé que dans la formulation de cette logique à quoi nous donne accès la vérité et la pratique analytique, qui est ce que je tente de formuler devant vous ici et qui peut s'appeler, qui pourrait s'appeler, si je réussis, cette logique, à formaliser le désir.

C'est pourquoi, ces remarques sur les noms propres, j'ai tenu à ce qu'elles soient complétées de cette logique moderne de la numération où il apparaît aussi que c'est essentiellement dans la fonction du manque, dans le concept du zéro lui-même que prend racine la possibilité de cette fondation de l'unité numérique comme telle, et que c'est seulement par là qu'elle échappe aux difficultés irréductibles qui opposent à ce fonctionnement de l'unité numérique, l'idée de lui donner une fondation empirique quelconque dans la fonction du dernier terme que serait l'individualité.

Aussi bien pensais-je qu'il est justement essentiel d'en arriver jusque-là pour vous faire sentir la distinction qu'il y a de toute conception de la tendance en tant que scientifique, ^{en tant qu'} elle nous porte à l'ordre du général; que la tendance est spécifique, et que l'erreur ^{de} ~~vous~~ traduire ~~mal~~ par instinct, consiste précisément en ceci, qu'elle ferait de la tendance quelque propriété, quelque statut, qui s'insérerait dans le quelque chose de vivant en tant qu'il est typique qu'il tombe sous l'ordre, sous l'emprise, sous l'effet du général; alors que c'est par une voie singulière dont il nous reste en somme à inverser la question de savoir comment il se fait que nous puissions en attraper quelque chose dont nous puissions parler scientifiquement, qu'est-ce que c'est ce quelque chose? Vous le savez c'est l'objet (a), ^{vous savez} que c'est par la voie contraire, ^{elle} d'une incidence toujours singulière et de l'incidence d'un manque, que s'introduit ce résultat sur quoi, par un effet de reste, nous pouvons opérer et d'où il reste à savoir dans quelle position il faut que nous soyons, que nous nous maintenions, pour pouvoir y opérer correctement.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, pour arriver à la fin de notre discours de cette année, à donner de ce statut de notre position, la formule, je reprendrais aujourd'hui ce discours, le rassemblant autour des deux positions fondamentales

de ce que je vous enseigne quant à notre logique, à la logique de notre ^a pratique analytique, à la logique impliquée par l'existence de l'inconscient,

1°) le signifiant, à la différence du signe, qui représente quelque chose pour quelqu'un, le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant,

2°) qu'est-ce que veut dire, dans notre champ, dans le champ que découvre la psychanalyse, qu'est-ce que veut dire la formule : le sujet supposé savoir ?

Pour renouer le fil avec ce que je vous ai proposé d'un modèle à éclairer une certaine tripartition de ce champ, lors de mon cours du 7 Avril, Je vous rappelle ce qui est ici reproduit sur la droite, pour vous, de ce tableau, le signal à la fenêtre, fait par notre hypothétique amante, à celui à qui elle offre son accueil : les rideaux tirés, à gauche, seule, et les cinq petits pots de fleurs, à 5 heures.

Pourquoi dirons-nous qu'il s'agit ici de signifiants ? Je l'ai dit la dernière fois, il s'agit de signifiants encore qu'il semble s'agir seulement d'éléments sémiologiques, parce que ceci n'a de portée que d'être traductible en langage, que c'est un code, sans doute, mais que ce code se traduit, ceci est notamment sensible au niveau du premier terme, du seul, se traduit en quelque chose dont je vous ai

le caractère non seulement ambigu fondamentalement mais glissant : qu'est-ce qu'être seule ? sinon articuler ce terme qui fait surgir dans le creux qui le suit immédiatement l'ambiguïté de ce qui va s'articuler sous le désir d'être la seule, pour le rendez-vous auquel est appelé le seul, sous le mouvement où se crée, dans les deux sens, de la direction qu'indique la ligne où s'articule ce couple signifiant, d'une part le rendez-vous pour la rencontre et d'autre part, le désir qui le sous-tend qui surgit de la formulation elle-même.

Ce n'est pas tout : le statut de ce qui est là articulé est en quelque sorte indépendant de quelque fait que ce soit : il s'offre d'abord comme quelque chose de signifié, comme cet au-delà que j'ai appelé par le terme où les stoïciens le désigne : le lecton ; de même que c'est aux stoïciens que j'ai emprunté le terme de lunkanon pour désigner ce qui se produit dans la direction vers la droite en quoi se constitue l'appel au seul pour cinq heures.

Cet exemple, ce modèle, en quelque sorte, rudimentaire, ou sommaire, peut-être qui puisse être donné, vous permet de saisir que la discussion pourrait rester ouverte du statut de ce dont il s'agit dans cet encadrement de la fenêtre qui est là ce qui recouvre le réel en sa mouvance, en sa multiplicité qui lui donne forme, qui en fait sujet de phrase.

- 7 - ?

- 8 -

Cette phrase, est phrase pour autant qu'au moins sensiblement dans le premier terme, dans ce seule, quelque chose émerge qui n'est que de l'ordre du sujet, qui n'a, en quelque sorte, aucun répondant réel ; comme je vous l'ai dit : qu'est-ce que c'est que d'être seule, dans le réel, quoi est seule ?

Ce seule pourrait à la rigueur évoquer la suffisance, mais c'est précisément ce qu'il est là, non seulement pour ne pas évoquer mais pour évoquer le contraire, à savoir le manque.

Pris à ce niveau de logique où se montre le primordial du désir par rapport à toute répartition, nous voyons, en quelque sorte s'inverser ce que la logique classique nous présente sur le registre de la nécessité : il faut et il suffit.

C'est dans l'ordre inverse que se présente ici, ^{qu'il} ^{qu'a} ce qui s'annonce apparemment comme se suffire, essentiellement il faut, il fait défaut quelque chose qui va surgir entre le seul et l'heure.

Autrement dit, le niveau où nous avons à saisir tout ce qui est de l'ordre de notre champ, se distingue par une répartition fondamentale que je vais essayer encore de souligner par d'autres exemples.

Dans une référence, que nous appellerons, pour simplifier par convention, celle de la connaissance, traditionnelle,

la fonction du signe, aussi bien d'ailleurs dans certaines logiques, et notamment, je vous prie d'y regarder, ceux que la chose peut tenter, dans ce qu'il en est, au niveau de l'enseignement bouddhique sur la logique, la fonction du signe est admirablement poussée en avant, le signe c'est essentiellement : il n'y a pas de fumée sans feu, comme vous le savez, et aussi bien d'ailleurs, il n'y a rien de mieux que la fumée pour cacher le feu. Le feu référant réel, la fumée, signe qui le couvre et là quelque ^{part} ~~part~~, le sujet, immobile, réceptacle universel de ce qu'il y a à connaître, derrière les signes, le réel supposé.

En quoi s'oppose la fonction du signifiant et ce qu'il en résulte pour le statut du sujet ?

Ce n'est pas facile de vous le faire savoir par une sorte d'épellement et aussi bien, si c'est possible, ce ne serait que dans un procès malotique en quelque sorte, où à chaque carrefour, il n'y aurait que trop d'innocence à ce que vous vous évadiez de la chaîne. C'est pourquoi, tout en vous priant de noter que je n'en ferai pas usage entièrement aujourd'hui, je vous donne la fonction complète en quoi se distingue la relation du sujet dans le statut du signifiant

"Il nous faut, nous dit la formule, que j'ai avancé devant vous, que le signifiant ^{soit} c'est ce qui représente

un sujet pour un autre signifiant; quel nous est suggéré par cette formule ?

Eh bien, pourquoi pas ? La clé et la serrure. La serrure, ce n'est pas de ce qu'elle va permettre de découvrir, quand la targeotte ou la chevillette à chu qu'il s'agit, c'est de son rapport à quelque chose qui la fait fonctionner.

Mais qu'est-ce que la clé ? Entre la clé et la serrure, il y a encore le chiffre ; la clé est ici trompeuse, ce qui nous intéresse dans ceci : une serrure qui est une composition signifiante c'est l'internité de cette composition, avec la polyvalence, le choix, l'énigme à l'occasion du chiffre qui lui permettra de fonctionner.

Ce chiffre, dans un certain état de la serrure, il n'y en a qu'un qui peut opérer : le un qui suppose un sujet réduit à cet un d'une combinaison. Il n'y a pas de jeu là. Le sujet n'est pas le récepteur universel. Il a le chiffre ou il ne l'a pas. Et le rôle de la clé est bien suggestif, est bien amusant, pour nous représenter ceci, qu'il est en effet un reste, un petit quelque chose opératoire, un déchet dans l'affaire, mais sans doute indispensable qui, en fin de compte, représente le support effectif et réel où interviendra le sujet, autrement dit dans la formule que vous voyez ici seconde qui se substitue à la première en tant que la première nous désigne le S 1 qui représente auprès

du S 2, le S qu'est le sujet ; au-dessous vous voyez le S, si vous voulez dans l'occasion du chiffre, représentant auprès du S de la serrure ceci qui est le un du sujet pour autant qu'il est réduit à être ou non la clé à fournir.

Cette petite présentation, préambule, est essentielle à poser, ce qui doit être mis en question : "quel est, à ce niveau premier, pour autant que ce soit celui où nous avons à opérer en analyse, quel est, quel doit être, comment se présente ce que nous appellerons le statut du savoir ?"

Car enfin, nous l'avons dit et même l'aurions-nous pas dit, il est clair que le psychanalyste est appelé, en la situation, comme étant, le sujet supposé savoir.

Ce qu'il a à savoir n'est pas savoir de classification, n'est pas savoir de général, n'est pas savoir de zoologiste. Ce qu'il a à savoir : il définit par ce niveau primordial où il y a un sujet qui est amené, dans notre opération, à ce temps de surgissement, qui s'articule : "je ne savais pas".

Je ne savais pas, ou bien que ce signifiant qui est là, que je reconnais maintenant ; c'était là où j'étais comme sujet, ou bien que ce signifiant qui est là que vous me désignez, que vous articulez pour moi, c'était pour me représenter auprès de vous que j'étais ceci ou cela.

C'est ce que la psychanalyse découvre et ici, je vais accentuer pour vous en prenant, presque au hasard, des

exemples dans les premières articulations de Freud à quel point c'est ainsi que doit s'exprimer, d'une façon appropriée ce qui s'appelle la structure du symptôme.

L'aphonie de Dora n'est reconnue, n'est reconnaissable, pour représenter le sujet Dora, que par rapport à ce signifiant qui n'a point d'autre statut que de signifiant si on vise correctement le fonctionnement du symptôme et qui s'articule "seule avec elle".

"Seule avec elle" c'est-à-dire Mme K. Elle ne peut plus parler dans la fonction même où elle est seule avec elle et l'aphonie représente Dora, non pas du tout auprès de Mme K, avec qui elle parle et même trop abondamment, dans les circonstances ordinaires, mais quand elle est seule avec elle, quand Mr K. est en voyage.

La toux de Dora, la toux de Dora, ou est-ce que Freud la repère ? Lisez le texte. Quand il y désigne un symptôme c'est en fonction où cette toux prend fonction de signifiant, d'avertissement, dirais-je, donné par Dora à quelque chose qui surgit à cette occasion et qui ne serait point surgi autrement, et il faut lire le texte de Freud pour suivre le cheminement purement signifiant de jeu de mot autour du père qui est un homme fortuné, ce qui veut dire, dit Freud, sans fortune au sens où le mot fortune veut dire aussi en allemand puissance sexuelle.

Pas de Verwöben, c'est ce qu'il y a de plus purement signifiant que ce jeu de mot homonymique et en plus le renversement négatif de ce qu'il veut dire, faut de quoi rien dans la toux de Dora n'aurait de sens que Freud lui donne, qui est aussi celui qu'a ce symptôme qui est celui des substituts que le couple de son père et Mme K. apporte à cette impuissance, notamment ce que Freud articule d'ailleurs sans pousser absolument les choses jusqu'à leur terme, du rapport génito-buccal.

Prenez le petit Hans, l'extravagante histoire du départ de Gaidon avec je ne sais pas quoi, la ^ogouvernante à cheval sur la monture du traîneau, comment est-ce que Freud nous l'interprète ? C'est à savoir : "Je peux bien vous raconter des cracs comme ça, si vous vous m'en racontez d'autres. Je vous demande comment naissent les enfants et vous me parlez de la cigogne." Le signifiant vaut pour le signifiant. La seule personne qui ne le sache pas jusqu'à ce qu'on le lui dise c'est le sujet, c'est le petit Hans.

Ce n'est pas tout à fait, d'ailleurs, la même chose. Car la fonction signifiante est là d'une beaucoup plus grosse molécule. C'est une grosse fable auquel se livre le petit Hans.

Et pour prendre un troisième exemple et compléter notre hystérique et notre phobique par l'obsessif, rappelez-vous dans l'Homme aux rats, ce qu'il arrive dans ses tentatives

désespérées pour maigrir auxquelles se livre l'Homme aux rats, en fonction de quoi ? En fonction qu'au même moment, il y a auprès de sa bien-aimée, un nommé Dick; c'est pour ne point être dick qu'il veut maigrir.

Tout son effort pour maigrir, il s'efforce de maigrir jusqu'au point de cœver, très précisément pour se signifier auprès du signifiant Dick et rien de plus.

Mais, mais, mais, quelque chose, dont, à ma connaissance, on n'a jamais relevé le trait général, c'était pourtant bien le cas, puisque nous sommes toujours, là, plus à l'aise, de s'en emparer, c'est ce qui résulte d'un examen simplement naïf dès lors que la catégorie est mise dans le train, si l'on peut dire, la catégorie du savoir.

C'est que c'est là que git, ce qui nous permet de distinguer radicalement la fonction du symptôme si tant est que le symptôme, nous puissions lui donner son statut comme définissant le champ analysable ; la différence d'un signe, d'une matité par exemple, qui nous permet de savoir qu'il y a hépatisation d'un lobe, et d'un symptôme au sens où nous devons l'entendre comme ^y symptôme analysable et justement qui définit et isole comme tel le champ psychiatrique et qui lui donne son statut ^t onbologique, c'est qu'il y a toujours dans le symptôme l'indication qu'il est question de savoir. On n'a jamais assez souligné à quel point dans la paranoïa,

ce n'est pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que ^uquelque part on sait ce qu'ils veulent dire ces signes, que lui, ne connaît pas.

Cette dimension ambiguë, du fait qu'il y a à savoir et que c'est indiqué, peut être étendue à tout le champ de la symptomatologie psychiatrique pour autant que l'analyse y introduit cette dimension nouvelle, qui est précisément que son statut est celui du signifiant.

Regardez à quel point, -bien sûr je ne prétends pas épuiser en ces quelques mots, l'infinie multiplicité, l'éclat en quelque sorte, chatoyant du phénomène- à quel point dans la névrose, il est impliqué, donné dans le symptôme original que le sujet n'arrive pas à savoir et que le statut de la perversion aussi est lié étroitement à quelque chose, là, qu'on sait, mais qu'on ne peut faire savoir.

L'indication livide, dans le symptôme lui-même de cette dimension, de cette ^fréférence du savoir, voilà d'où j'aimerais voir partir, dans une réunion que j'ai annoncée à la fin du séminaire fermé et qui aura lieu, non pas comme je l'ai dit le 20 Juin mais le 27 Juin par l'invitation d'un groupe que les gens qualifiés recevront et que ceux qui ne sont pas qualifiés n'ont qu'à se faire connaître pour recevoir, que j'aimerais que parte une certaine révision à proprement parler nosologique, que j'aimerais la voir partir au niveau de

l'élément qui est le symptôme, la mise en valeur de cette dimension, de cette instance et sa variété. Sa variabilité, sa diversité que j'ai la dernière fois manifesté comme tripartite, je dois dire, à un simple titre d'introduction, d'engagement en cette matière en disant que ce savoir en question, pour autant qu'il est aussi manque voire échec, il se diversifie selon les trois plans ici isolés du lecton, du tunkanon et du désir, selon les trois variétés. De la psychose, qui sait qu'il y a un signifié, je dirais même qui y vit, c'est un lecton mais qui n'en est pas pour autant sûr de rien.

La névrose avec son tunkanon. A quand la rencontre ? Quand aurais-je, non pas la clé mais le chiffre, et du ⁿ porteur pour qui le désir se situe lui-même à proprement parler dans la dimension d'un secret possédé, vécu comme tel et qui, comme tel développe la dimension de sa jouissance.

Mais qu'est-ce à dire encore de ce savoir qui d'abord s'inscrit dans cette subjectivité du "je ne savais pas" où c'est le je poursuivi de la vibration de ce ne qui n'est pas la pure et simple négation mais le "il s'en faut que je ne sache", le "avant que je ne sache", "plût au ciel que je n'aie su", qui est le prolongement du je lui-même auquel il faut laisser accéder, où ce je a un tout autre statut que celui du shifter. Ça n'est pas le même je qui dit : "je

te parle" car le "j'te parle" n'est qu'un rappel à l'actualité d'une articulation qui reste elle-même parfaitement ambiguë dans sa valeur même si elle se propose toujours comme instituant un rapport.

Ce je du "je ne savais pas" ou était-il et qu'était-il avant de savoir ? C'est bien ici que le moment est propice d'évoquer la dimension où culmine et bascule toute la tradition classique en tant que s'y achève un certain statut du sujet. Nombreux, tout de même, sont ceux d'entre vous qui savent où Hegel propose l'achèvement de l'histoire en ce mythe incroyablement dérisoire du savoir absolu.

Qu'est-ce que peut bien vouloir dire cette idée d'un discours totalisateur, totalisateur de quoi ? De la somme des formes de l'aliénation par où serait passé un sujet, d'ailleurs vous le savez bien idéal puisqu'aussi bien, il n'est concevable qu'il soit réalisé comme tel par aucun individu.

Que peut vouloir dire cet étrange mythe et à la vérité n'est-il pas évident qu'il serait depuis longtemps repoussé à la façon d'un rêve de pédant, s'il n'était justement articulé d'une bien autre dialectique que celle de la connaissance et s'il ne nous était point dit que c'est l'être de désir qui s'y achève et pour autant que les chemins par où ce désir est passé sont ruses de la raison.

Mais qui est le rusé ? C'est celui qui s'achève dans ce dimanche de la vie, comme un humoriste l'a fort bien articulé du savoir absolu puisque c'est celui qui dira je jaspine toujours, ou celui qui pourra dire "à partir de maintenant, je baise."

Où est la ruse ? Dans le désir ou la raison ? L'analyse est là pour nous apprendre que la ruse est dans la raison parce que le désir est déterminé par ^{le jeu} je je du signifiant. Que le désir est ce qui surgit de la marque, de la marque du signifiant sur l'être vivant et que, dès lors, ce qu'il s'agit, pour nous, d'articuler, c'est qu'est-ce que peut vouloir dire la voie que nous traçons du retour du désir à son origine signifiante ?

Que veut dire qu'il y ait des hommes qui s'appellent psychanalystes et que cette opération intéresse ?

Il est tout à fait évident que dans ce registre le psychanalyste, d'abord, s'introduit, s'introduisant comme ^y sujet supposé savoir, est lui-même, reçoit lui-même, supporte lui-même le statut du symptôme. Un sujet est psychanalyste, non pas savant, rempardi derrière des catégories au milieu desquelles il essaie de se débrouiller pour faire des tiroirs dans lesquels il aura à ranger les symptômes qu'il enregistre de son patient, psychotique, névrotique ou autre, mais pour autant qu'il entre dans le jeu signifiant et c'est en quoi

un examen clinique, une présentation de malade ne peut absolument pas être la même au temps de la psychanalyse ou au temps qui précède.

Dans le temps qui précède, quel que soit le génie qui ait été le clinicien -Dieu sait, j'ai pu avoir récemment à rafraîchir mon admiration pour le style éblouissant d'un Kraepelin quand il décrit ces diverses formes de paranoïas - la distinction est radicale de ce, que, au moins en théorie, en puissance, de ce qui est exigible du rapport du clinicien avec le malade serait-ce sur le plan de la première présentation.

Si le clinicien, si le médecin qui présente ne sait pas qu'une moitié du symptôme, comme je viens de vous l'articuler en vous rappelant ces exemples de Freud, que d'une moitié du symptôme, c'est lui qui a la charge, qu'il n'y a pas présentation de malade mais du dialogue de deux personnes et que, sans cette seconde personne il n'y aurait pas de symptôme achevé et condamné comme c'est le cas pour la plupart

À laisser la clinique psychiatrique stagner dans la voie d'où la doctrine freudienne devrait l'avoir sortie, le symptôme, il faut que nous le définissions comme quelque chose qui se signale comme un savoir déjà là à un sujet qui sait que ça le concerne, mais qui ne sait pas ce que c'est, dans quelle mesure pouvons-nous nous analystes, dire que nous

sommes à la hauteur de cette tâche d'être celui qui, dans chaque cas sait ce que c'est, rien, qu'à ce niveau déjà là, elle est mise, se pose la question du statut du psychanalyste.

La question est facilitée par l'évolution pendant longtemps. Pendant longtemps nous avons pu croire que c'est l'examen de la mise à l'épreuve du tâtement, de la perception que dépendait tout le statut de la science mais qu'est-ce que veut dire cette opposition du leurre au réel ?

Si ce n'est que le réel dont il s'agit, fusse de la science la plus antique, c'est le réel du savant et ce qu'on ne voit pas, c'est que ce réel du savant, à savoir ce qui est un savoir, c'est bel et bien un corps de signifiants et absolument rien d'autre.

Si la notion d'information a pu prendre cette forme anonyme qui permet de la quantifier en termes de ce qu'on appelle bit ; c'est pour autant que la magasinage, le stockage, d'éléments d'informations se suffit à lui-même à nos yeux pour constituer ce qu'on appelle un savoir à ceci près bien sûr, que ça ne commence à avoir un sens que si vous faites circuler quelque part, où que ce soit et vous ne pouvez point en éviter l'ombre, un sujet sans doute infiniment mobile s'il vous plaît d'inscrire en termes d'informations le fonctionnement interne d'un organisme biologique par exemple c'est dire que quelque vous en ayez, vous y mettez

quelque part, comme Descartes, ce ne sera pas forcément
de la glande pituitaire mais où que vous la mettiez,
 il sera bien toujours quelque part, dans quelque autre
 glande à secretion interne, un sujet, un sujet qui se dérobe,
 un sujet fuyant.

Ce savoir tel que, il nous faut lui donner son statut,
 ça n'est point d'une logique aristotélicienne qui peut en
 répondre. Car, vous allez le voir, il suffit de poser la
 question au niveau de la science, d'une science moderne,
 d'une science qui est la nôtre pour nous trouver devant de
 très curieux problèmes en impasse qui sont ceux qui ont
 arrêté Aristote.

Pour lui, c'était à propos du contingent. Un événement
 qui aura lieu demain, est-il vrai maintenant qu'il aura lieu
 ou qu'il n'aura pas lieu ? Si c'est vrai maintenant, c'est
 donc que c'est maintenant que c'est joué. Aristote était
 bien entendu un esprit de trop de bon sens pour ne pas
 s'évader d'une telle contrainte et c'est pour nous faire
 remarquer qu'il n'est pas toujours vrai qu'une proposition
 doit être vraie ou fausse.

Bonne ou mauvaise, cette solution, on l'a discutée.
 Ce n'est pas cela qui nous intéresse. C'est de nous apercevoir
 que nous pouvons nous poser la question de savoir si la
 doctrine newtonienne était vraie avant que Newton la formule

Eh bien, j'aimerais savoir comment se départage l'assemblée sur ce point ? Mais pour moi, j'abattrais volontiers mes cartes en disant qu'il me semble peu vraisemblable de dire que le savoir newtonien était vrai avant d'être constitué par Newton ^u par la bonne raison c'est que maintenant et d'abord il ne l'est plus. Il ne l'est plus tout à fait.

Dans la nécessité même du savoir, de l'articulation signifiante, il y a cette contingence de n'être qu'une articulation signifiante, une serrure montée.

Nous n'avons même pas, nous analystes, à nous porter si loin, simplement cette toiture est faite pour que nous ne soyons pas tellement désorientés d'avoir affaire à une exigence bien différente.

Quelle est cette exigence ? Elle se place au niveau de l'incidence signifiante originelle, celle où le sujet se trouve à la fois surgir et en même temps s'aliéner du fait de cette incidence signifiante.

De ce signifiant dont il est exigé que pour représenter le sujet, il s'adresse, lui signifiant, il soit le représentant diplomatique du sujet auprès d'un autre signifiant, va-t-il être exigé de nous ^u que nous le trouvions à tout coup ?

Quel serait le paradoxe d'une exigence et d'un devoir qui ne serait pas celui qu'a assumé depuis toujours le savant comme le sophiste qui est d'avoir réponse à tout.

A tout ce qui s'est organisé comme discours, à tout ce qui s'est monté comme combinaison signifiante, d'être toujours à la hauteur du discours, non de ce quelque chose d'absolument originel qui est ou qui serait ce signifiant unique et suppose cette onoma primordiale où le sujet se spécifierait par rapport au monde entier du signifiant.

L'absurdité de cette position se montre assez et c'est là le point de vertige que comporte même l'idée d'interprétation ; c'est du même coup ce qui nous permet d'y échapper c'est ce qui la relativise, ce n'est point à cela que nous avons affaire, pas plus que notre connaissance de psychanalyste ne saurait aboutir à cette sorte de fatalisme du savoir que la réponse déjà serait en nous et non du fait que de nous, on attend la réponse.

Les chances de la rencontre qui est ce dont il s'agit dans l'appel du désir sont en elles-mêmes plus qu'improbables et aussi bien
 À l'horizon de signes, de signifiés sur quoi se déploie l'expérience subjective est-elle de sa nature énigmatique et n'annonçant comme telle au niveau du lacton pour ce qu'il est du désir, ce n'est pas aujourd'hui que j'avancerai la terme si ce n'est pour dire que c'est du réel du désir et de son statut qu'il s'agit dans l'^popération analytique.

Disons simplement qu'au premier chef et phénoménologiquement, il s'annonce à nous comme étant le champ de l'impos-

sible.

Nous voici bien cernés. Est-ce qu'effectivement, la position de l'analyste se résumerait à ce quelque chose que nous appellerions, non point fatalisme du savoir mais fétichisme, que d'un savoir impossible à soutenir, l'analyste serait quelque chose comme la borne ou le soliveau.

C'est là le point d'impasse où j'entends conclure aujourd'hui pour essayer la prochaine fois que nous nous retrouverons de le rouvrir.
